52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 3 17 JANVIER 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Chronique de Théologie

ASCÉTIQUE ET MYSTIQUE

SOMMAIRE

I. Dictionnaires. — 1. *Dict. de spiritualité.* — 2. Autres Dictionnaires.

II. Textes et traductions. — 1. Lettres de S. Jérôme. — 2. S. Benoît et sa Règle. — 3. Sermons d'Adam Scot. — 4. Traduction de l'*Imitation*. — 5. Une Anthologie mystique. — 6. Lettres de S. Ignace. — 7-8. Traductions de S. Jean de la Croix. — 9. *Retraite* du P. Nepveu. — 10. *Méditations* du P. Massoulié. — 11. Lettres du V. Baudoin.

III. Etudes historiques et doctrinales : — 1. du P. Meyer sur S. Jean Chrysostome ; — 2. du P. Cayré sur S. Augustin ; — 3. du P Hausherr sur la doctrine spirituelle des chrétiens d'Orient ; — 4. du P. Lingenheim sur Guillaume d'Auvergne ; — 5. du P. Bonnefoy sur S. Bonaventure ; — 6. de Mme Célarié sur S. François de Sales ; — 7. du P. Taveau sur Bérulle ; — 8. de Mlle Lecouturier sur la Mère de Chaugy ; — 9. du P. Brou sur sainte Madeleine-Sophie Barat ; — 10. de M. Dermine sur le P. de Foucauld.

IV. Hagiographie. — 1. Sainte Catherine de Sienne, par le P. Lemonnyer. — 2. S. Ignace de Loyola, par le P. Dudon. — 3-4. Le Saint Curé d'Ars, par M. Trochu et M. Zecca. — 5-6. Sainte Bernadette, par Mère Bordenave et Mme Colette Yver. — 7. La B. Gemma Galgani, par le P. Félix. — 8. Sœur Benigna-Consolata Ferrero, par X. — 9 et 10. Mère Marie-Eugénie de Jésus, Mère Térèse-Emmanuel et les origines de la Congrégation de l'Assomption. — 11. Une « fausse mystique » contemporaine.

I. — Dictionnaires

1\. — Le *Dictionnaire de Spiritualité* (Paris, Beauchesne) avance lentement, à la cadence d'un fascicule par an. Nous avons dit (*Ami* du 5 octobre 1933, p. 625-626) son programme, son but, ses conditions de souscription. Dans les fascicules II et III reçus depuis lors, on remarquera, parmi les articles historiques, les deux importantes vues d'ensemble que présente M. F. Vernet sur le développement de la spiritualité *allemande* (col. 314-351) et *anglaise* (c. 625-659) : c'est un catalogue scientifiquement établi des auteurs spirituels groupés par ordre chronologique et par écoles, indiquant les ouvrages de chacun avec leurs éditions critiques et les travaux les plus marquants. Sur la doctrine, l'auteur est très bref ; il renvoie à l'étude particulière qui en sera faite, dans ce même Dictionnaire, à propos de chacun des auteurs et de chacune des écoles, indiquant seulement ici les grandes lignes et les tendances générales de l'évolution historique. Des travaux d'ensemble sont consacrés par le P. Lebreton aux *Pères Apostoliques* (c. 790-796), par M. Bardy à la notion, philosophique et surtout chrétienne, de l'*Apatheia* (c. 727-746), par le P. de Pierrefeu à l'*Américanisme* (c. 475-488) ; on lira attentivement dans ce dernier article les lignes finales où l'auteur analyse avec une exactitude qui ne manque pas de courage les survivances actuelles de l'américanisme, surtout dans l'apostolat moderne, lequel ne doit pas « oublier que la charité est autre chose qu'une philanthropie christianisée, et que, si urgent qu'il soit de collaborer au bien temporel des masses, cette œuvre n'est pas une fin, même provisoire et subordonnée..., qu'elle ne doit pas, en conséquence, faire prévaloir ses moyens propres et que l'outillage industriel dont à bon droit l'action catholique cherche à s'entourer est un facteur moins efficace que la sainteté personnelle de l'apôtre » (c. 488). On trouvera des vues analogues, accompagnées de conseils bien pratiques, dans l'article de M. Cuttaz sur l'*Apostolat et la vie intérieure* (c. 773-790). Parmi les articles historiques notons encore ceux que M. Chiquot consacre aux *Amis de Dieu* (c. 489-500), et les monographies sur S. *Alphonse de Liguori* (c. 357-381), S. *Alphonse Rodriguez* (395-402), le Père d'*Alzon* (411-421).

La théologie et la psychologie dominent dans la grande et excellente étude sur l'*Ame* et sa structure d'après les mystiques par le P. Reypens (c. 433-489), dans les articles *Amitié* (c. 500-529), par M. Vansteenberghe, *Amour-propre* (c. 533-544) et *Aridité* (c. 845-855), par le P. Daeschler, Phénomènes mystiques d'ordre *Angélique* (c. 573-578), par Mgr Saudreau, *Application des sens* dans l'oraison (c. 810-828), par le P. Maréchal. L'article sur les *Anormaux*, leurs types divers, la possibilité et les moyens de les sanctifier (c. 678-689), du P. de Tonquédec, est un travail neuf et d'une grande utilité pratique pour certains de nos confrères. Le même auteur a donné sur les *Apparitions* (c. 801-809) un article qui n'est guère qu'une esquisse. Par contre, sur *Art et spiritualité* (c. 899-934), le P. Léonard a noyé des vues théoriques et historiques excellentes dans une foule de vues discutables exprimées en un style diffus à l'excès ; la Direction du Dictionnaire a dû en souffrir elle-même, puisqu'elle a imprimé en caractères plus petits la majeure partie de ces phrases où l'auteur semble être à la recherche de sa propre pensée.

Les 200 autres articles environ qui remplissent les deux fascicules sont des notices concises dont les indications bien à jour seront utiles aux spécialistes et très souvent aussi au grand public catholique. Au total, le *Dictionnaire de Spiritua-*

lité est une œuvre de haute valeur et d'une actualité incontestable. Puisse l'éditeur hâter sa publication et faire paraître, comme il le promettait dans son prospectus, « deux ou trois fascicules chaque année » !

2. — Les grands Dictionnaires en cours de publication à la librairie Letouzey débordent largement ce qui fait l'objet de la théologie ascétique et mystique. On ne saurait cependant les ignorer sans dommage. Récemment le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* publiait une importante étude sur la *(Spiritualité) Benédictine,* tandis qu'un autre article très fouillé sur le *Monachisme* paraissait dans le *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie.* Mais c'est surtout le *Dictionnaire de Théologie catholique* qui abonde en articles intéressant cette Chronique.

Il y a d'abord les notices sur certains personnages dont l'activité littéraire s'est exercée principalement dans l'étude de la théologie spirituelle : S. *Nil,* S. *Pacôme,* S. *Pierre d'Alcantara, Niéremberg, Nouet, Olier, Palladius, Piny.* Il y a aussi d'autres articles historiques ou doctrinaux qui se relient plus ou moins étroitement à la science de la spiritualité : *Ontologisme* (60 col.), *Oratoire* (sa doctrine spirituelle, 23 col.), *Orgueil* (24 col.), *Paresse* (7 col.), *Passions* (30 col.). *Péché,* spécialement péché véniel, *Pélagianisme* (40 col.). On remarquera surtout les deux articles suivants, l'un doctrinal, l'autre historique. La *Perfection chrétienne* (32 col.) dont nous parle M. Fonck, est un sujet qui relève de la théologie spirituelle au premier chef : il se réduit ici à une étude de théologie positive (fort poussée, du reste) sur la pensée de S. Thomas d'Aquin et s'encadre entre un préambule et une conclusion auxquelles le lecteur averti saura apporter de sérieuses réserves. Les 134 colonnes que le P. Arnou consacre au *Platonisme des Pères* devront être étudiées et longuement méditées nulle part, à notre avis, on ne trouve de travail aussi approfondi, aussi informé, aussi personnel, sur la dépendance qui relie la terminologie et la doctrine des théologiens mystiques au néoplatonisme par l'intermédiaire de S. Augustin et de Denys. Comme on regrette de ne pas avoir une étude de la même valeur pour la période suivante et jusqu'à nos jours !

II. — Textes et traductions

1. — La *Bibliothèque patristique de spiritualité* (Paris, Gabalda) [1] s'enrichit d'un nouveau volume, contenant la 2e série des *Lettres spirituelles* de S. Jérôme [2]. Dans le premier, M. Gorce avait rassemblé les lettres dans lesquelles le saint expose sa doctrine spirituelle. Dans celui-ci on trouvera celles où il raconte comment cette doctrine fut mise en pratique par ses disciples, hommes ou femmes. Sept épîtres sont donc traduites, qui retracent à divers correspondants les vies édifiantes d Asella, de Blesilla, de Népotien, de Paulina, de Fabiola, de sainte Paule et de sainte Marcelle.

[1] Sur cette collection, cf. *Ami* du 12 mai 1932, p. 304-305.

[2] Denys Gorce. — *Lettres spirituelles de S. Jérôme.* II. *Les exemples.* — Un vol. in-18 de 214 p., 10 f. (1934).

Le traducteur s'est acquitté de sa tâche avec le goût d'un fin lettré. Quand il rencontre quelque passage un peu long pour le lecteur moderne, il en présente un résumé que la typographie distingue nettement. Avant chaque lettre sont données les indications historiques essentielles. Au début du volume une introduction expose en un tableau d'ensemble l'idéal de la vie religieuse telle qu'on la concevait et qu'on la pratiquait dans le cercle d'âmes pieuses dont le saint docteur était le centre. Sous cette forme rajeunie, les *Lettres* continueront près de nos contemporains l'apostolat fructueux qu'elles n'ont cessé d'exercer à travers les âges.

2. — Plusieurs travaux importants ont été consacrés récemment à la personne et à la règle de S. Benoît.

Un article du *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques* (t. VIII, col. 225 241) donne les renseignements techniques sur les sources historiques à consulter, sur la biographie du saint, sur la règle, ses différentes recensions, ses commentaires.

De Farnborough (outre une « traduction littérale française » parue à l'*Art Catholique,* Paris, 1924) nous est venu un *Saint Benoît* de Dom F. Cabrol (un vol in-12 de la collection « Les Saints », 9 f., Paris, Gabalda, 1933) ; il a été présenté aux lecteurs de l'*Ami* en 1933, p. 776.

Il nous reste à leur faire connaître deux travaux récents sur la Règle.

Le premier en date est celui de D. Renaudin [1]. Le texte adopté est celui des Mauristes (Paris, 1770). Les chapitres de la Règle sont groupés suivant un ordre logique qui s'écarte notablement de l'ordre traditionnel et répartis en 7 sections : la société monastique ; l'ascèse ; l'*opus Dei ;* le travail ; l'administration ; la correction ; les étrangers. Après chaque chapitre on trouve : 1o les références aux sources scripturaires et patristiques et aux règles monastiques antérieures : ce ne sont que des renvois, les textes ne sont pas reproduits ; 2o des notes empruntées à des auteurs divers, en latin ou en français ; le plus abondamment cité est S. Thomas d'Aquin. Nous croyons ne pas nous tromper en voyant dans cet ouvrage de D. Renaudin les annotations de quelqu'un qui devait donner une explication ou un commentaire oral de la règle, faisant connaître succinctement ses origines historiques, le sens précis de son contenu et surtout la manière de la mettre en pratique. On voit par là à qui convient ce livre.

Le second ouvrage est un volume de la collection « Pax. » Il vient de l'abbaye de Maredsous, sans nom d'auteur [2]. Ici, la suite traditionnelle des chapitres est respectée. Un tableau synoptique montre même qu'elle correspond à un ordre logique, et des titres et sous-titres ainsi que des résumés insérés dans la traduction (un peu selon la méthode de la Bible française de Crampon) aident le lecteur à suivre la marche des idées. Le texte latin adopté (et reproduit en petites lettres

[1] Dom P. Renaudin. — *Manuductio ad Regulam S. Benedicti rite interpretandam.* — Un vol. in-12 de 325 p, 20 f. — Paris, Lethielleux. 1929.

[2] *La Règle de S. Benoît.* Texte latin traduit et annoté par des Fils de S. Benoît. — Un vol. in-12 de XLVIII-182 p., 9 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1933.

au bas des pages) n'est pas celui des Mauristes, mais celui que D. Butler a établi critiquement en 1912 (Fribourg en-B., Herder) ; les principales variantes sont indiquées en notes. La traduction française vise moins à la littéralité que celle de Farnborough ; elle veut présenter à un lecteur moderne un texte qu'il comprenne aisément. Par un procédé typographique, l'attention est attirée sur certaines phrases ou membres de phrase qui expriment une idée que les traducteurs regardent comme capitale, soit relativement à la pensée du saint, soit relativement au développement historique de l'Ordre. Outre la table des matières, un Index analytique très détaillé et une Introduction de plus de 40 pages font de ce livre un bon instrument de travail en même temps qu'un ouvrage de lecture spirituelle fort intéressant [1].

3. — Ni M. Pourrat (dans *La Spiritualité chrétienne,* t. II, *Le Moyen Age)* ni le P. Scheuer (dans la nomenclature annexée à la 10e édition des *Grâces d'oraison* du P. Poulain) ne nomment Adam l'Ecossais. Le *Dictionnaire de Spiritualité* lui consacre deux colonnes, qui utilisent l'étude récente de Dom Wilmart *(Mélanges Mandonnet,* t. II, p. 145-161, Paris 1930). Même après ce dernier, qui a fixé notamment la biographie d'Adam, on pourra lire avec beaucoup de fruit l'introduction de 120 p. dont le P. F. Petit fait précéder son édition critique de quatorze sermons d'un auteur qui fut très lu et très estimé au Moyen Age [2].

Né dans la première moitié du XIIe siècle, Adam fut d'abord prémontré, puis chartreux, et mourut vers 1210 en Ecosse, où il avait vécu. Il écrivait avec élégance dans cette prose latine toute en parallélismes et en assonances que l'on goûtait fort de son temps. Son maitre principal fut S. Augustin ; il demeure fidèle à ses doctrines en philosophie, en théologie, en mystique. La manière dont il parle de cette dernière trahit aussi l'influence de S. Bernard, et surtout une riche expérience personnelle. Une bonne partie de ses œuvres a été publiée jadis et rassemblée au tome 198 de la *Patrologie Latine* de Migne.

Sur les quatorze sermons donnés ici, les sept premiers avaient déjà vu le jour, mais d'après un seul manuscrit défectueux ; les sept derniers paraissent pour la première fois. Tous sont adressés à des moines, et traitent de la vie spirituelle en s'appuyant sur l'Ecriture interprétée allégoriquement.

Il y a, d'après Adam, continuité entre la foi et la contemplation mystique : l'âme passe de l'une à l'autre sous l'influence du Saint-Esprit, sans le remarquer au moment où, dans la prière, s'opère la transition. La contemplation est un acte intuitif dans lequel l'âme trouve le terme du mouvement qui la portait vers Dieu, et un repos véritable, quoique passager. L'âme sainte n'y parvient qu'après avoir assoupi en elle le désir des biens extérieurs et corporels (premier sommeil), puis l'inquiétude de l'imagination (deuxième sommeil) ; elle peut alors atteindre Dieu *(excedere Deo)* dans un troisième sommeil qui n'est pas toujours suave, mais parfois torturant. La même doctrine, si proche de celle de S. Jean de la Croix, comme le note avec raison le P. Petit, est encore présentée sous l'allégorie des noces spirituelles ; on s'y prépare par des purifications actives reprises et achevées par l'action divine.

C'est par l'amour de charité surnaturelle que l'âme atteint à la connaissance expérimentale et à la contemplation. Sur terre, l'âme sainte ne jouit pas de Dieu face à face comme au ciel : « Dieu est comme placé en arrière et au-dessus de l'homme, de sorte que le miroir seul permet de le voir ; car d'un côté la transcendance divine, et de l'autre les suites du péché d'Adam, empêchent la vision directe » (p. 101). Ce miroir, c'est l'âme juste elle-même, comme l'enseigne S. Augustin interprétant le *per speculum* de S. Paul : Dieu ne s'y reflète et n'y apparaît que si la surface en est parfaitement nettoyée. Convaincu que le don de la contemplation mystique est préparé aux âmes qui ont embrassé généreusement la vie religieuse, Adam consacre toute son activité littéraire à une véritable « propagande mystique » ; il enseigne même que les laïcs, « en s'appliquant à purifier leurs sens, peuvent arriver dans cette vie au repos de l'âme qui est la contemplation. »

4. — La simplicité élégante du style de l'*Imitation* attire les littérateurs, comme la limpidité de sa doctrine spirituelle charme les âmes intérieures. Après la traduction d'André Beaunier, parue en 1931 (cf. *Ami* 1932, p. 335), faite avec amour, sans hâte, mais que la mort priva du fini que voulait y mettre son auteur ; après la traduction de M. Fabius Henrion, parue en 1933 [1], exacte et nuancée ; voici celle de M. Grolleau [2]. Cette nouvelle-venue vise à l'exactitude presque littérale, de manière à rendre non seulement la pensée, mais autant que possible le style, le mouvement même de la phrase originale, et par conséquent l'allure souple et l'aisance élégante de l'admirable texte latin. Pour une bonne part ce résultat est atteint. Le rythme des mots, les assonances et les allitérations ne pouvaient évidemment pas être conservés dans une traduction : mais on aurait pu sauvegarder avec plus d'attention le parallélisme dans la construction des phrases, rendre avec plus d'exactitude le sens presque technique de certains termes du langage de la spiritualité ; et il fallait absolument garder, à cause de son utilité pratique, la numérotation des versets. Ces remarques, basées sur une étude minutieuse d'un chapitre pris au hasard dans le livre III, disent assez à nos confrères que c'est dans le texte latin seulement qu'ils doivent lire eux-mêmes l'*Imitation*. Mais il est bon qu'ils connaissent les traductions modernes qui mettent ce livre à la portée des fidèles.

5. — En notre siècle pressé, la mode est aux Anthologies, et c'est fort bien quand le choix est

[1] Malgré le soin filial apporté à la traduction, il nous semble qu'elle pourrait être améliorée en quelques points, par ex. p. 12, la 2e phrase relative aux anachorètes *(et bene instructi,* etc.).

[2] R. P. François PETIT, de l'Ordre de Prémontré. — *Ad viros religiosos.* Quatorze sermons d'Adam Scot. Texte établi avec introduction et notes. — Un vol in-8 de 253 p. — En vente chez l'auteur, Abbaye de Mondaye (Calvados). 1934.

[1] Un vol. gr. in-16 de 408 p. sur vélin teinté pur fil, 30 f. ; Tours, Mame.

[2] *L'Imitation de Jésus-Christ.* Traduction nouvelle de Charles GROLLEAU. Preface d'Emile Baumann. — Un vol. in-12 de XIV-270 p., 15 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1933.

intelligemment fait. De tels ouvrages ne sont pas pour les spécialistes, mais pour la foule des lecteurs, auxquels ils donnent une première initiation. Le P. de Jaegher a pensé que les écrivains mystiques méritaient d'être présentés de cette façon au public de nos jours[1]. Il a fait choix de vingt auteurs, qui s'échelonnent du XIIe siècle à nos jours et les a cités suivant l'ordre chronologique. Il y a là des noms connus universellement : Ruysbroeck, Suso, Tauler, sainte Catherine de Sienne, sainte Catherine de Gênes, sainte Thérèse, S. Jean de la Croix, S. François de Sales ; d'autres qui le sont moins, tels Julienne de Norwich, Jean de Saint Samson, Maria a Sancta Theresia, etc. ; d'autres enfin qui sont ignorés en dehors du monde savant : Hadewych, Béatrix de Nazareth, Lucie-Christine, etc. Dans le choix des extraits, on a cherché surtout la variété. Une introduction générale justifie la lecture des auteurs mystiques, faite avec discernement, même en dehors des cercles adonnés à la vie contemplative. Des notices biographiques précèdent les extraits et rappellent brièvement la vie et les œuvres littéraires de chaque auteur cité. Les passages choisis évitent de rapporter des visions et des extases, « phénomènes accidentels » de la vie mystique. Cette anthologie, bien conçue, atteint pleinement son but et mérite la plus large diffusion[2].

6. — Le P. Paul Dudon, auteur d'une *Vie* de S. Ignace dont nous parlons ailleurs, a traduit et publié cinquante Lettres du même saint[3]. Dans les *Monumenta Ignatiana,* la correspondance d'Ignace remplit 12 volumes. On a choisi celles de ces lettres qui pouvaient le mieux mettre en lumière les principes essentiels de la spiritualité ignatienne. De celle-ci le P. Dudon rappelle les grands traits dans sa préface, et il en montre la pleine concordance avec la doctrine des *Exercices,* dont il prépare également une nouvelle traduction.

Les lettres choisies sont réparties en quatre groupes, déterminés par la chronologie. Le traducteur ne les publie pas toujours intégralement, mais il en avertit son lecteur. Chaque lettre est précédée d'une courte introduction historique et d'une brève analyse. Des notes courant au bas des pages contiennent, outre les références aux textes cités par le saint, des indications historiques rapides sur les personnages ou les événements qu'il mentionne.

Malgré les défauts de composition et de style (ceux-ci atténués par le traducteur), ces lettres de S. Ignace constituent un des meilleurs ouvrages de lecture spirituelle qu'on puisse recommander. On les lira désormais dans la traduction du P. Dudon, plus fidèle et mieux annotée que celle du P. Bouix [1].

[1] PAUL DE JAEGHER, S. J. — *Anthologie mystique.* — Un vol. in-8 de 376 p., 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1933.

[2] Dans les futures éditions, l'auteur fera bien de ne plus citer sainte Angèle de Foligno dans la traduction d'Hello et d'utiliser celle du P. Doncœur ou celle du P. Ferré. — A propos de Béatrix de Nazareth, p. 45, on lira : *septième* degré d'amour, et non *premier ;* le P. de J., qui rappelle (p. 44) l' « article fort intéressant » et l'introduction donnée à l'opuscule de cette mystique dans *La Vie Spirituelle* (mars 1929), néglige de nommer l'auteur, Dom Kerssemakers, et de faire savoir que cet auteur a publié *(ibid.)* une traduction française à laquelle sont empruntés les extraits reproduits dans l'*Anthologie.*

[3] S. Ignace de Loyola. — *Lettres Spirituelles,* choisies et traduites par le R. P. Paul DUDON, S. J. — Un vol. in-12 de 248 p., 12 f. — Paris, Spes. 1933.

7. — La traduction des œuvres de S. Jean de la Croix faite par le regretté P. Grégoire de Saint-Joseph continue à être publiée lentement par ses frères. Le quatrième volume vient de paraître [2]. Ce volume ne comporte pas d'introduction et n'a que de très rares notes. On se souvient que cette traduction est basée sur l' « édition critique » du P. Gerardo (1912-1914) et qu'elle aurait été revue en tenant compte de l' « édition critique » du P. Silverio (1929 et s.).

8. — Quelques mois plus tôt la Mère Marie du Saint-Sacrement (l'auteur alors anonyme de la traduction des *Œuvres* de sainte Thérèse parue en 6 volumes de 1907 à 1910) offrait au public le 1er volume d'une « traduction nouvelle » des Œuvres de S. Jean de la Croix, qui doit être complète en quatre volumes. [3] Le tome I est tout entier rempli par la *Montée du Carmel.* Chacune des deux formes du *Cantique spirituel* aura sa traduction spéciale : la première est annoncée pour le tome II. Comme la précédente, cette traduction est faite sur l'édition du P. Gerardo, mais a tenu compte après coup de l'édition du P. Silverio.

L'Introduction générale, qui remplit presque 50 p., nous a déçus. Elle contient nombre de vues intéressantes, tant au point de vue doctrinal qu'au point de vue historique : mais, dans une matière où les difficultés sont innombrables, le respect des exigences les plus rigoureuses de la méthode critique s'imposait : on a le regret de constater qu'il fait défaut, que des affirmations d'une exceptionnelle gravité restent fréquemment sans preuve, et, presque toujours, les preuves sans références précises. La plupart des recenseurs ont relevé avec raison l'opposition excessive établie dans cette introduction entre la doctrine de sainte Thérèse et celle de S. Jean de la Croix relativement à l'importance et à la place de la dévotion à la sainte Humanité du Christ dans la vie mystique.

Nous avons donc maintenant trois traductions des *Œuvres* de S. Jean de la Croix faites sur l'édition du P. Gerardo : celles de M. Hoornaert, du P. Grégoire de Saint-Joseph et celle-ci. Aucune ne mérite qu'on s'y fie sans vérification, s'il s'agit de retrouver avec quelque précision la pensée doctrinale du saint. Avant de formuler ce juge-

[1] Souhaitons que dans les tirages suivants le volume s'accroisse d'une table analytique soigneusement dressée, qui permette de trouver aisément tous les passages relatifs à un point donné de doctrine spirituelle.

[2] S. Jean de la Croix. — *Œuvres spirituelles.* Traduction nouvelle par le R. P. Grégoire de Saint-Joseph, C. D. — Tome III : *La Nuit obscure.* — Un vol. in-12 de 194 p., 10 f. — En vente au Couvent des Carmes, 58, boulevard d'Italie, à Monte-Carlo. 1934. — Rappelons que nous possédons déjà, de cette traduction les tomes I et II *(La Montée du Carmel)* ainsi que le tome V *(Le Cantique spirituel).* Le tome IV, qui contiendra *La vive Flamme d'amour,* est sous presse.

[3] *Œuvres de S. Jean de la Croix.* Traduction nouvelle par la Mère Marie du Saint-Sacrement. — Tome I : *La Montée du Carmel.* — Un vol. in-8 de L-445 p. — Bar-le-Duc, Imprimerie Saint-Paul. 1933.

ment sévère, nous avons comparé entre elles les trois traductions du dernier chapitre du livre II de la *Montée* (ch xxx dans Hoornaert et le P. Grégoire, ch. xxxII dans la Mère du Saint-Sacrement), puis avec le texte du P. Gerardo (ch. xxx); l'un des traducteurs précise et ajoute; l'autre retranche et amplifie, tout en se permettant des omissions; le même mot technique est traduit de plusieurs manières parfois à deux lignes de distance; il y a d'énormes contre-sens [1]. Est-il donc dans la destinée de S. Jean de la Croix, après avoir été maltraité dans sa personne pendant sa vie, de l'être encore et toujours dans ses écrits après sa mort (cf. M. Marie du Saint-Sacrement, p. xxvi-xxx, et ailleurs) ?...

9. — Le P. François Nepveu, né à Saint-Malo en 1639, jésuite en 1654, supérieur à Nantes, Vannes, Orléans, mourut à Rennes en 1708. Il composa un certain nombre d'ouvrages de caractère ascétique, entre autres une Retraite pour les religieux et religieuses. Mais c'est en vain que vous chercheriez les indications qui précèdent dans la réédition de cette Retraite parue récemment à Paris [2]. Le Jésuite anonyme qui publie cette nouvelle édition, ne nous présente ni l'auteur, ni le livre, de sorte qu'on ne sait pas même en quel siècle vivait l'un et parut l'autre. Il y a bien une préface en tête du volume; mais c'est celle que composa jadis le P. Nepveu lui-même et elle n'est pas datée.

Comme le titre l'indique, cette Retraite a pour but de pousser les âmes religieuses vivant dans le cloître et les âmes généreuses vivant dans le monde, vers une plus grande perfection dans le service de Dieu. Les motifs qui peuvent les y décider sont présentés pendant les trois premiers jours (à trois méditations chacun); les 4e et 5e jours enseignent à vaincre les obstacles; les 6e et 7e indiquent les moyens à employer; le 8e jour enfin montre l'identité de la perfection et de la charité qui unit notre volonté à celle de Dieu.

Conformément à la spiritualité alors classique dans la Compagnie, le P. N. insiste surtout sur l'apport que l'homme doit faire en vue d'une œuvre où il collabore avec Dieu. La méthode suivant laquelle est conçue chaque méditation est la méthode ignacienne. Le style a la haute tenue, un peu trop abstraite, du grand siècle. Mais la doctrine est juste et singulièrement pénétrante, surtout dans la description des défauts, et les prières ou élévations qui terminent chaque point de méditation sont d'une profonde piété.

10. — Nous avions salué avec une joie profonde l'annonce d'une édition critiquement établie des *Méditations* du P. Massoulié [3]. Ce théologien réputé, ami de Contenson, auteur du *Divus Thomas sui interpres*, mêlé aux controverses sur le quiétisme, a laissé quelques ouvrages de théologie mystique d'une haute valeur, notamment un *Traité de l'amour de Dieu* et les présentes *Méditations*. L'édition courante de ce dernier ouvrage, parue à « La Bonne Presse, » avait très fortement « corrigé » le style de Massoulié. Quant aux éditions des xviie et xviiie siècles, on ne les trouvait plus guère que dans les grandes bibliothèques. On allait donc enfin, pensions-nous, avoir une édition, moderne et fidèle, d'un ouvrage constamment appuyé sur la pensée et souvent les paroles mêmes de S. Thomas.

La nouvelle publication répondit à notre attente sur deux points essentiels. Elle donnait un texte conforme à celui de la dernière édition faite par Massoulié en 1700. Elle établissait que l'opuscule intitulé *Pratique des vertus,* par lequel se termine l'ouvrage, est antérieur à Massoulié qui l'a tout au plus revu et corrigé.

Pour le reste, cette nouvelle publication ne nous apporte guère que des déceptions.

Il y aurait mauvaise grâce à insister sur les trop nombreuses fautes d'impression. Mais les 105 pages d'Introduction sont un véritable hors-d'œuvre. Elles ont le tort d'être inutiles à qui veut se servir du volume pour faire oraison. Elles ont le tort d'être une ébauche incomplète dans laquelle l'auteur jette toute sa documentation *actuelle,* dont le caractère provisoire, du reste avoué, saute aux yeux. Elles ont le tort de s'attacher à réfuter des allégations de Bremond qui ne méritent à aucun titre qu'on leur accorde une telle importance. Cette Introduction devrait être réduite à une dizaine de pages. Que l'on publie par ailleurs une biographie complète de Massoulié, nous y applaudirions : mais ce n'est pas ici le lieu.

Quant aux notes qui accompagnent le texte, elles ont été rédigées avec une négligence vraiment singulière. Si vous parcourez l'avis « au Lecteur », vous y trouvez, au bas de la page 116, une note ainsi conçue : « Voir la note p. 116. » Et la page 116, celle-là même où l'on se trouve, n'a pas d'autre note ! Ce n'est pas une faute d'impression, car de nouveau, à la p. 119, on nous renvoie à la page 116 à propos d'un « opuscule 61e » qui n'est même pas mentionné explicitement à cette page 116.

Mais il y a mieux, ou pire. A propos des références, on nous dit dans l'Introduction, p. 105 : « Les citations, qui n'étaient pour la plupart que très approximativement exactes, ont été soigneusement revues par le R. P. Adam. C'est à son travail qu'on doit de posséder maintenant une édition, non seulement *correcte*, mais *critique* et *définitive* (c'est nous qui soulignons) des *Méditations*. Qu'il en accepte tout le mérite. » — Singulier mérite, en vérité ! Voyons un peu ces citations « soigneusement revues ». On les a reproduites telles que les donnait Massoulié, mais on a marqué d'un astérisque celles qui appellent quelque remarque critique, et ces astérisques renvoient à un tableau placé à la fin du volume. Prenons la 1re Méditation. Le premier astérisque (p. 125) affecte la note de Massoulié ainsi présentée : « (1) *Si faber idolo, sicut dedit figuram, os daret, ab ipso idolo faber adoraretur*. — D. Aug., Sermo 55, de verb. Dom., D. Aug., lib., I, Conf. » Et à la p. 510 on trouve l'explication suivante de l'astérisque : « Augustin. — Les deux références sont fausses. » C'est tout. Surpris qu'un texte de saveur si augustinienne, cité par un auteur tel que Massoulié, soit soupçonné de la sorte, nous recourons à Migne, et en effet le texte

[1] Par exemple celui ci, qui est de Mère Marie du Saint-Sacrement, p. 281 : « Ces sentiments... n'appartiennent pas à l'entendement, mais à la volonté. » Le texte espagnol porte « pas seulement ». C'est le *oui* et le *non*, dans une matière des plus délicates pour le théologien.

[2] *Retraite spirituelle* pour les personnes religieuses et pour celles qui aspirent à une plus grande perfection, *sur l'importance de se donner tout à Dieu et sans réserve*, par le R. P. François Nepveu, de la Compagnie de Jésus. Nouvelle édition publiée par les soins d'un Père de la même Compagnie. — Un vol. in-32 de 336 p., 6 f. — Paris, Téqui 1934.

[3] Antonin Massoulié, O. P. — *Méditations de S. Thomas sur les trois voies, purgative, illuminative, unitive.* Nouvelle édition. — Un vol. in-12 de 524 p., 25 f. — Paris, Lethielleux. 1934.

n'est pas au *Sermo* LV *de verbis Domini*. Mais qui donc, ayant même rarement consulté les Pères, ignore que la numérotation adoptée dans Migne n'est pas la seule? Recourant, dans le même Migne, à la table de concordance entre les numérotations anciennes et nouvelles, nous trouvons sans difficulté le texte cité par Massoulié, dans le sermon anciennement coté 55, actuellement coté CXLI, chap. III (*P. L.*, t. 38, col. 777). Ce texte est parfaitement authentique. — Restait la référence aux *Confessions*. Comme elle demeurait inintelligible, nous prenons l'édition de la Bonne Presse si décriée (on peut faire la même vérification dans l'édition de 1685). Nous y trouvons d'abord la référence complète à *Conf.*, l. I, c. 6; nous y voyons de plus qu'il s'agit d'une autre note, se rapportant à un autre passage du texte, et tendant à justifier l'attribution à S. Augustin de l'expression latine employée quelques lignes plus bas par Massoulié : *rerum fundum;* et cette expression se trouve bien en effet au livre I des *Confessions*, c. VI, n. 7.

Très mal impressionné par cet examen du premier astérisque, vérifions le second, p. 127. Il s'agit cette fois d'un texte latin attribué par Massoulié à « D. Bern., Serm. de Ingrat. » A la p. 510, on nous dit : « Bernard. — Sermon inconnu. » Or il suffit de deux minutes de recherches à la table des Sermons de S. Bernard pour en découvrir un qui porte comme titre : *Contra pessimum vitium ingratitudinis;* c'est le Sermon XXVII *de Diversis*, et le texte cité par Massoulié se lit au n° 1.

C'est avec une profonde tristesse et même quelque honte que nous voyons, une fois de plus, un ouvrage de spiritualité édité avec une telle incompétence ou une telle désinvolture. Comment veut-on que le théologien ou l'historien puisse utiliser de pareils instruments pour un travail vraiment scientifique?

11. — Le second volume des lettres du Vén. L.-M. Baudoin vient de paraître [1]. Nous avons dit (12 mai 1932, p. 314-315) en quelques mots ce que fut au lendemain de la Révolution ce missionnaire restaurateur de la vie chrétienne en Vendée sous l'Empire et la Restauration. Nous avons dit aussi tout le charme surnaturel de ses *Lettres*. Le présent volume, qui contient la correspondance du Vénérable avec la fondatrice des Ursulines de Jésus, ne le cède en rien au premier : même intérêt historique, même finesse psychologique; mêmes variété et charme du style; mêmes vigueur et onction surnaturelles. Ce volume, comme le précédent, a sa place marquée dans la bibliothèque des supérieures et aumôniers des congrégations de femmes, surtout de celles qui sont vouées à l'éducation.

III. — Etudes historiques et doctrinales

1. — La doctrine spirituelle de S. Jean Chrysostome vient d'être l'objet d'une étude très approfondie du P. Louis Meyer [2]. Après avoir fait l'inventaire, par ordre chronologique, de l'héritage littéraire du saint docteur, il retrace les étapes de sa formation spirituelle en s'efforçant de déterminer la nature et l'importance des influences qu'il subit avant son épiscopat (ch. I). Il montre ensuite comment l'idéal du philosophe parfait, que S. Jean Chr. tenait de son éducation, se transforme en lui sous l'influence des dogmes chrétiens, et notamment de ceux qui concernent les effets régénérateurs du baptême et l'incorporation au Christ surtout par la réception de la sainte Eucharistie; ainsi collaborent à la sanctification Dieu et l'homme, la grâce et la liberté, et tout en montrant, comme ses devanciers, le « moralisme » foncier du saint, le P. M. croit pouvoir indiquer que l'attraction divine reste, dans la doctrine qu'il étudie, antérieure à l'exercice de la liberté (ch. II). Les conditions et les degrés de la croissance spirituelle font l'objet du ch. III : cette croissance peut aller jusqu'aux états mystiques, indiqués plutôt que décrits par S. Jean Chr., et qui consistent dans une union très spéciale avec Dieu dont les fruits et les signes sont la paix, la joie, la confiance.

Le chrétien parfait sera donc à la fois un vrai philosophe, un être angélique comme Adam avant sa chute. Il ressemblera à Dieu, parce qu'il reproduira en soi l'image du Christ (ch. IV). Cette perfection chrétienne peut être réalisée soit dans l'état monastique, pourvu que le moine ne s'isole pas et ne se désintéresse point du salut des autres chrétiens; soit dans le sacerdoce, qui est l' « état de perfection » le mieux conditionné parce qu'il unit la vie active à la vie contemplative; soit dans la vie chrétienne menée au milieu du monde par les chrétiens fervents, et c'est ici l'une des idées les plus chères au grand orateur d'Antioche et de Constantinople (ch. V). Pour apprendre cette science des saints, le chrétien, comme le prêtre et le moine, pourront recourir à la méditation de l'Ecriture, à celle des exemples laissés par les saints tant de l'Ancien que du Nouv. Testament, et même à la direction spirituelle que donneront discrètement l'évêque, le prêtre, le moine, voire le chrétien ou la chrétienne plus avancée dans la vertu (ch. VI). Une bibliographie et des tables terminent le volume.

On le voit, c'est une spiritualité tout à fait « classique » que celle de S. Jean Chr. : mais le P. M. note avec raison qu'il y avait quelque mérite à choisir, à cette époque et dans cette région où le tempérament oriental poussait aux excès et parfois aux excentricités de l'ascétisme, une voie de juste milieu aussi prudemment tracée. Il relève également l'insistance du pasteur d'âmes à pousser même les laïcs vers la perfection et vers l'apostolat, en remarquant que c'est là un trait bien moderne. Il note enfin que la synthèse qu'il présente de l'enseignement du saint docteur n'est proposée par celui-ci nulle part dans ses œuvres; mais elle est postulée par les tendances sous-jacentes des enseignements que le saint distribuait à l'état fragmentaire et selon les occasions.

Cette monographie, très fouillée et menée selon toute la rigueur des méthodes scientifiques actuelles, est une œuvre durable, qui fait le plus grand honneur à son auteur.

2. — Le P. Cayré, dont la compétence dans le domaine de la patrologie et dans l'étude de S. Augustin s'est affirmée avec éclat, a pris l'initiative de la publication d'une « Bibliothèque augustinienne » qui comprendra deux séries d'ouvrages,

[1] *Lettres du Vénérable Louis-Marie Baudoin*, fondateur des Fils de Marie-Immaculée et des Ursulines de Jésus. Tome II : *Lettres à la Rév. Mère Saint-Benoît*, publiées par le R. P. A. DURET. — Un vol. in-8 de 452 p., 20 f. — Paris, Gabalda, 1934.

[2] *Saint Jean Chrysostome, maître de perfection chrétienne*, par Louis MEYER, marianiste, docteur en théologie. — Un vol. in-8 de XXVIII-390 p., publié dans la collection des « Etudes de théologie historique », 32 f. — Paris, Beauchesne, 1934.

l'une se composant de travaux sur la doctrine du grand docteur, l'autre constituée par la publication en langue française de certains de ses traités. Trois volumes ont déjà paru dans la première série. Le premier seul intéresse cette Chronique : il a précisément pour auteur le P. Cayré lui-même, et traite des sources de l'amour divin d'après S. Augustin [1].

Une *Introduction* de 40 pages renseigne le lecteur sur ce qu'il doit savoir préalablement à toute lecture du docteur d'Hippone : elle lui montre comment et pourquoi le saint est un maître de la vie spirituelle ; elle définit l'esprit augustinien et ses diverses variétés ainsi que la méthode doctrinale adoptée par le saint ; elle expose avec quelque détail les traits essentiels de la philosophie augustinienne tels qu'on peut les dégager de la synthèse surnaturelle qui les a employés ; elle donne enfin quelques aperçus sur l'évolution de la pensée du saint aux différents moments de son activité littéraire. Ces préliminaires sont probablement la partie la plus saillante du travail du P. Cayré et c'est avec raison que M. Maritain, dans la préface, en note l'importance soit au point de vue historique, soit au point de vue spirituel.

Le sous-titre de l'ouvrage : *La divine présence,* exprime la pensée qui domine l'exposé pendant les 30 premières pages, qui revient assez fréquemment, mais brièvement, dans le cours de l'ouvrage, et qu'on retrouve dans la conclusion. En réalité, les « sources de l'amour divin » telles qu'elles sont analysées ici, ce sont tous les dogmes essentiels de notre foi : Trinité, Incarnation, Eucharistie, grâce avec son cortège, béatitude finale : tous ces bienfaits divins sont rapportés aux trois Personnes de la Trinité sainte ; ils sont accessibles à l'homme parce que, par nature et par grâce, il est fait à l'image de Dieu, ce qui lui permet de connaître son Hôte intime, de tendre à lui, et surtout de l'aimer.

Mais ce n'est pas un simple dépouillement méthodique des doctrines de S. Augustin que nous présente le P. Cayré ; jugé à ce point de vue, son exposé serait incomplet. C'est plutôt un inventaire des dogmes et des pensées maîtresses dont S. Augustin s'est inspiré pour concevoir, s'expliquer à soi-même et diriger la vie spirituelle des âmes en marche vers la « sagesse » qui dès ici-bas prélude à la vision béatifique. Le mérite de l'auteur est donc moins dans les analyses de détail (encore qu'elles soient singulièrement pénétrantes) que dans la fidélité aux lignes directrices qu'a prises et suivies la doctrine spirituelle dans le saint docteur lui-même.

C'est un beau livre, qui inaugure brillamment une collection qui promet d'être très utile.

3. — Le P. Irénée Hausherr, professeur à l'Institut Pontifical des Etudes Orientales à Rome, a réuni en un volume [2] cinq monographies. La première est une édition, en syriaque et en traduction latine, de 3 « chapitres » d'Evagre le Pontique (4 p.). La seconde est une réfutation en latin d'une affirmation récente suivant laquelle S. Ephrem aurait placé Marie trop au-dessus de Marthe, c'est-à-dire la vie contemplative trop au-dessus de la vie active (11 p.). Les trois dernières études sont écrites en français. L'une recherche l'origine historique de la théorie orientale des huit péchés capitaux : elle se trouve dans Evagre le Pontique systématisant certaines données prises à Origène (13 p.). Des recherches sur l'origine et l'influence du « Livre de Saint Hiérothée » (35 p.) font l'objet du travail suivant, et l'ouvrage se termine par la démonstration de l'origine stoïcienne d'un petit écrit qui servit longtemps aux lectures spirituelles des moines, parce qu'il circulait sous le nom de S. Antoine ermite (5 p.). Ces pages érudites sont des contributions de haute valeur à l'histoire critique de la spiritualité de l'Orient ancien.

[1] F. Cayré, A. A. — *Les sources de l'amour divin. La divine présence d'après S. Augustin.* — Un vol. in-12 de 271 p., de la collection « Bibliothèque augustinienne, » 12 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1934.

[2] I. Hausherr. — *De doctrina spirituali christianorum orientalium, quæstiones et scripta.* — Un vol. in-8 de 70 p., 12 lires. — Rome, Institut Pontifical des Etudes Orientales, 7, Piazza S. Maria Maggiore. 1933.

4. — Dans l'œuvre littéraire de Guillaume d'Auvergne, mort évêque de Paris en 1249, se trouve un traité au titre étrange : *Rhetorica divina.* Partant des préceptes de l'art oratoire tels que les avaient codifiés les Anciens, et particulièrement Cicéron, Guillaume en fait une application à ce discours *(oratio)* d'un genre spécial par lequel nous tâchons d'amener Dieu à agir selon nos propres désirs. Par une marche difficile et longue, à travers bien des broussailles et en recoupant sa propre piste, Guillaume, quittant ce point de vue de la prière de demande, expose les conditions essentielles que doit réaliser toute prière, même mentale, et conduit son disciple jusqu'au seuil de la contemplation mystique. Il aboutit ainsi à donner une sorte de « méthode d'oraison » qui, tout en traitant de la prière vocale et de la psalmodie, formule des exigences et donne des indications pratiques utiles pour tous les genres de prière De là l'influence de cet opuscule, principalement sur Gerson et Mombaer, et par eux sur les âges suivants.

Dans une thèse présentée à la Faculté de Théologie de Lyon [1], le P. Lingenheim a donné une bonne analyse de cet ouvrage ; il en a mis en relief le contenu doctrinal, indiqué les sources, montré l'influence et fait connaître le contenu par quelques exemples bien choisis. Cette thèse est présentement la meilleure introduction que nous possédions à la lecture de la *Rhétorique divine.*

5. — Le petit traité de S. Bonaventure intitulé *De triplici via* a été récemment traduit en français par le P. Jean de Dieu, capucin (cf. *Ami* du 27 nov. 1930, p. 765). Le P. Bonnefoy, franciscain, publie à son tour une importante introduction à ce même traité [2]. Il en étudie successivement la doctrine (p. 6-117) puis la destinée et l'influence (p. 119-168).

[1] P. Jérôme Lingenheim. — « *L'art de prier* » *de Guillaume d'Auvergne.* — Un vol. in-8 de 190 p. — En vente chez l'auteur, aux Missions Africaines de Lyon, 150, boulevard Gambetta, Lyon. 1934.

[2] P. Jean-Fr. Bonnefoy — *Une Somme bonaventurienne de théologie mystique : « Le « De triplici via. »* Extrait de *La France Franciscaine* — Un vol. in-8 de 184 p. — Paris, Librairie Saint-François. 1934.

Dans la 1re partie il explique le sens précis des « voies » purgative, illuminative, unitive, et montre que le sens qu'y attache S. Bonaventure n'est pas le même que celui dans lequel le Pseudo-Denys les avait employées ; il montre la différence qu'il y a entre ces voies d'une part et les « exercices » (méditation, prière, oraison) auxquels l'âme doit s'adonner quelle que soit la « voie » actuellement suivie. Il expose la distinction établie par S. Bonav. entre la contemplation imparfaite (qui est intellectuelle, active, en dépendance du don d'intelligence) et la contemplation parfaite (qui est affective, infuse et se rattache au don de sagesse). Après avoir insisté sur la vraie nature de la contemplation parfaite ou infuse, il nous dit enfin comment l'on y parvient d'après S. Bonav. et quels sont les degrés par lesquels on atteint à la perfection de l'amour.

La seconde partie est historique ; elle suit à travers les âges, l'influence du *De triplici via* et les déformations subies par la doctrine que le saint y enseigne. Il y a des notations fort intéressantes ; mais le travail nous a semblé moins original, et aboutit à des vues utiles plutôt qu'à des conclusions définitives.

Dans l'ensemble, cette étude est conduite suivant une bonne méthode : toute affirmation un peu importante est justifiée par des citations ou du moins par une ou plusieurs références. La synthèse des doctrines bonaventuriennes sur la théologie mystique qui nous est présentée ici est-elle définitive ? Nous hésitons à l'affirmer, non seulement par conscience d'une insuffisante compétence, mais aussi crainte de n'avoir pas parfaitement saisi la pensée du P. Bonnefoy, qui n'est pas toujours exprimée avec toute la clarté désirable. Il y a dans ces pages l'amorce d'un travail plus complet et plus soigné, dont l'utilité serait très grande et que l'auteur est bien qualifié pour mener à bonne fin.

Nous notions jadis *(Ami,* ibid.) que le petit traité de S. Bonav. n'est pas des plus faciles à comprendre. De fait, l'interprétation du P. Bonnefoy ne concorde pas, sur des points importants, avec celle que le P. Jean de Dieu a adoptée dans son introduction et dans sa traduction française. Il s'en est suivi une polémique entre les deux auteurs, dont on trouvera les éléments dans les années 1930 et suivantes de *La France Franciscaine* pour le P. Bonnefoy, et des *Etudes Franciscaines* pour le P. Jean de Dieu. Il y a dans ces sortes de discussions plus de broussailles que de bonne futaie ; mais elles sont souvent le prélude de travaux approfondis et durables. Attendons.

6. — Les *Fioretti*... Ce mot évoque immédiatement la figure du *Poverello* d'Assise et de ses compagnons. Ce n'est cependant pas de lui qu'il s'agit dans le livre de Mme Célarié qui porte ce titre, mais de son homonyme le doux Evêque de Genève [1]. Mme C. a parcouru la vaste correspondance du saint. Elle en a extrait une gerbe abondante de conseils, d'aperçus, d'exhortations, de reproches. Elle a conservé ceux qui allient la finesse de l'observation psychologique à la grâce charmante de l'expression, et elle les a encadrés en seize chapitres se rapportant à tel ou tel épisode de la vie du saint, à tel ou tel personnage avec qui il entretint des relations. Quelques textes épars qui n'avaient pas trouvé place dans les vases de fleurs ainsi préparés ont été réunis à la fin du volume sous le titre de « Citations ». Ainsi se présente cet ouvrage : son intérêt littéraire fera goûter à beaucoup d'âmes les fortes et suaves leçons de S François de Sales. Il faut une fois de plus louer grandement l'éditeur du soin et de la beauté de l'impression, et du bon marché du prix de vente.

7. — Les *Œuvres complètes* de Bérulle sont de ces ouvrages dont la masse compacte et le style un peu lourd découragent facilement le lecteur moderne. Pourtant il y a là des trésors, sur lesquels les travaux d'Henri Bremond rappelaient naguère l'attention. Un disciple du cardinal de Bérulle a voulu mettre à notre portée l'essentiel de ces richesses. Il a été amené de la sorte à en présenter une synthèse qui sur plus d'un point précise, prolonge et au besoin rectifie les brillants aperçus de Bremond. Désormais ce sera pour tous un plaisir de prendre contact avec la pensée de Bérulle dans le volume de M. Taveau [1].

L'auteur s'est d'abord laissé pénétrer longtemps par la pensée de Bérulle, puisée dans ses écrits mêmes. Peu à peu les idées maîtresses se sont groupées, hiérarchisées, organisées en un corps de doctrine dont la préface du présent ouvrage nous donne le tableau. Mais après réflexion cette synthèse proprement bérullienne a paru à M. T. encore difficilement accessible aux exigences de la mentalité moderne. Reprenant les matériaux préparés, il les a distribués d'après un plan différent, correspondant à la division classique de la vie spirituelle en ascétique et mystique. Seulement, pour rester fidèle à l'esprit bérullien, il a présenté d'abord « l'œuvre contemplative » et seulement en second lieu « l'œuvre ascétique ». Ce renversement peut surprendre. A y regarder de près, il se justifie cependant tant au point de vue historique qu'au point de vue logique ; et il a du moins l'avantage de prouver que l'auteur possède à fond la doctrine de son maître, puisqu'il est capable d'en utiliser les éléments dans des constructions fort différentes de l'ordre dans lequel ils se présentaient à lui de prime abord.

Il n'y a pas lieu de faire une analyse de ce livre, qui est lui-même une analyse avant d'être une synthèse. Notons simplement que les thèmes caractéristiques du bérullisme ont été présentés avec tout le soin et toute l'ampleur désirables : le devoir de l'adoration, le rôle du Christ « religieux de Dieu », médiateur, sanctificateur par sa grâce et ses « mystères » ; l' « adhérence » à Jésus ; le pessimisme chrétien, dont une déviation devait être le jansénisme ; l'abnégation ; les principes sur l'oraison, préludant à ce qui devait être la « méthode de Saint-Sulpice », etc.

La méthode d'exposition est une sorte de traité continu, bref, nerveux, dont chaque assertion est accompagnée de textes de Bérulle empruntés à ses

[1] Henriette CÉLARIÉ. — *Les Fioretti de S. François de Sales.* — Un vol. in-12 de 224 p., 10 f — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1934.

[1] Claude TAVEAU, prêtre de l'Oratoire. — *Le Cardinal de Bérulle maître de vie spirituelle.* — Un vol. in-8 de 382 p., 15 f. — Paris, Desclée, de Brouwer et Cie. 1933.

différentes œuvres. Ces extraits constituent au moins les neuf dixièmes de l'ouvrage, et l'exposé propre à M. T. offre fréquemment l'aspect de simples points de suture. Il a pris soin cependant de noter brièvement à la fois la parenté et la différence entre certaines théories de Bérulle et celles de plusieurs philosophes et apologistes modernes; il ne cite pas de noms, mais il s'agit évidemment de ce mouvement d'idées qui se groupe autour des vues et du souvenir du P. Laberthonnière.

Ce livre, nous dit on, a été écrit pour des novices. Il leur est accessible; mais il sera bienfaisant même à des religieux formés. Et en dehors de la famille de l'Oratoire, il mérite d'être considéré comme un manuel de lecture spirituelle en même temps qu'une solide monographie historique. Quant à nous, nous félicitons M. T. de ce travail; nous le donnerions volontiers comme modèle aux auteurs qui désirent initier le grand public des âmes pieuses à telle ou telle forme particulière de spiritualité.

8. — Dans l'histoire des origines de la Visitation revient très fréquemment le nom de la Mère de Chaugy, car elle fut l'annaliste de l'Ordre naissant, et tous les historiens postérieurs ont utilisé ses écrits. Cependant sa vie jusqu'ici n'était qu'incomplètement connue. On savait qu'elle avait dû quitter Annecy pour d'autres monastères, mais on ignorait la cause de ces épreuves.

Le volumineux travail de Mlle Lecouturier [1], basé sur un dépouillement d'archives très abondantes, nous renseigne pleinement à ce sujet. On y apprend que les relations étroites de la Mère avec la famille de Sales fut à l'origine d'une brouille pénible et tenace entre elle et Mgr d'Arenthon, son évêque; que celui-ci voulut à tout prix l'écarter, puis la tenir éloignée d'Annecy; que la Mère accepta l'épreuve avec un grand sens surnaturel; et que l'évêque, sur la fin de sa vie, lui rendit implicitement une justice qui lui sera désormais assurée par l'histoire, grâce au récit abondant, documenté, fort bien présenté, qui remplit le premier volume de Mlle Lecouturier.

Le second étudie l'œuvre littéraire de la Mère de Chaugy. Ses ouvrages sont énumérés dans une première partie avec toutes explications possibles sur leur composition, leur transmission, leurs éditions. La 3e Partie est une appréciation d'ensemble sur la valeur littéraire de l'écrivain. Le théologien et l'historien de la mystique feront leurs délices de la 2e Partie intitulée : « La spiritualité salésienne dans l'œuvre littéraire de la Mère de Chaugy. » La thèse présentée dans ces 60 pages très serrées est celle-ci : s'il est vrai que la vie spirituelle des premières Visitandines dépend des enseignements donnés par S. François de Sales et codifiés par lui dans l'*Introduction à la vie dévote* et dans le *Traité de l'Amour de Dieu,* il n'est pas douteux, en revanche, que le saint ne doive aux premières Visitandines (et précisément à celles que nous fait connaître la Mère de Chaugy) un très grand nombre des traits et même des expressions par lesquelles il décrit les états mystiques dans les livres VI à IX du *Traité de l'Amour de Dieu*. Cette dernière assertion est justifiée par l'auteur au moyen d'abondantes et parfois longues citations de textes difficiles à trouver et dont l'intérêt, au point de vue de la théologie mystique, est de premier ordre.

9. — Ce n'est pas une biographie de sainte Madeleine-Sophie Barat qu'a écrite le P. Brou et dont une nouvelle édition a été publiée récemment [1]. C'est plutôt une étude sur sa vie intérieure personnelle ainsi que sur la direction qu'elle donnait à ses religieuses. Le but est de faire connaître la conception exacte que la sainte avait de la vie spirituelle.

Dans la pensée de la Mère Barat, la sainteté de l'apôtre est la base, l'inspiratrice et la mesure de l'apostolat; l'action s'appuie sur la contemplation, et le zèle conquérant sur la charité théologale. Cette conception est commune à tous les saints authentiques. Le P. Brou se plaît à montrer que sainte M.-S. Barat y a été conduite et affermie par les *Exercices* de S. Ignace, ce qui est, pour ceux-ci et pour les méthodes d'oraison qui s'en réclament, une sorte de justification *a posteriori*. Il se plaît aussi à attribuer à l'influence des *Exercices* ce qu'il y a de raisonnable, de pondéré, de « solide » dans l'attitude prise par la sainte à l'égard des voies mystiques ou des phénomènes préternaturels. Le lecteur se gardera de l'impatience que pourrait lui causer ce souci apologétique bien superflu; il méditera les fortes leçons qui lui sont données dans ces pages et reviendra particulièrement sur les nombreux extraits (dont beaucoup sont inédits) où la sainte analyse avec onction, avec simplicité, avec humilité, avec une prudence vraiment surnaturelles, la conduite de Dieu envers les âmes et les réponses plus ou moins parfaites de celles-ci aux avances divines.

10. — Se basant sur les publications de René Bazin relatives au Père de Foucauld, sur quelques autres études et sur des textes inédits, lettres et méditations, M. le chanoine Dermine a tracé une bonne esquisse de la vie spirituelle de l'ermite du Sahara [2]. Après avoir rappelé les grandes lignes de sa vie, il étudie en trois chapitres 1° l'imitateur du Christ dans sa vie cachée, 2° l'apôtre, 3° le contemplatif. C'est dans ce dernier chapitre que sont rassemblées les vues les plus caractéristiques du Père sur la vie parfaite, l'union à Dieu, la sainteté. Pour conclure M. D. explique en quel sens l'exemple de son héros est imitable pour ceux qui ont une vocation différente.

Un travail d'ensemble sur la spiritualité du P. de Foucauld ne sera possible qu'après la publication intégrale des manuscrits qu'il a laissés à sa famille spirituelle, et des lettres que détiennent actuellement ses correspondants. En attendant, le volume de M. D. est un de ceux où l'on peut le

[1] Ernestine LECOUTURIER, docteur ès-lettres. — Françoise-Madeleine de Chaugy et la tradition salésienne du XVIIe siècle. I. *Françoise-Madeleine de Chaugy et la Visitation après la mort de sainte Chantal.* Un vol. in-8 de 635 p., 48 f. — II. *L'œuvre littéraire de Françoise-Madeleine de Chaugy.* Un vol. in-8 de 213 p., 24 f. — Paris, Bloud. 1933.

[1] *Sainte Madeleine-Sophie Barat. Sa vie d'oraison. Ses enseignements d'après des documents inédits,* par A. BROU, S. J. — Un vol. in-12 de 308 p., 15 f. — Paris, Beauchesne.

[2] Chan. Jean DERMINE. — *La vie spirituelle du Père de Foucauld.* — Un vol. in-8 de 130 p., 7 f. 50. — Paris et Louvain, Editions Rex. 1934.

mieux se renseigner actuellement, et, ce qui vaut mieux encore, il est capable de porter dans bien des cœurs cette charité brûlante et agissante dont était faite « la vie spirituelle du Père de Foucauld. »

IV. — Hagiographie

1. — C'est avec raison que l'on a publié, après la mort de son auteur, la biographie de sainte Catherine de Sienne qu'avait préparée et en grande partie rédigée le P. Lemonnyer [1]. Un de ses frères en religion, qui garde l'anonymat, a achevé l'œuvre. Même après le beau volume de Joergensen, celui-ci mérite de retenir l'attention. La haute valeur de Joergensen est d'ordre littéraire et psychologique. L'auteur du présent volume peut rivaliser à ces points de vue avec cet illustre devancier ; il le surpasse au point de vue doctrinal, en ce sens qu'il eut la main plus heureuse pour choisir et encadrer les textes qui révèlent le mieux l'emprise de Dieu sur la sainte et le caractère héroïque de ses vertus.

Le style alerte, allègre même, des premiers chapitres ralentit son mouvement dans les derniers. Mais partout de nombreuses citations de la sainte, prises surtout dans ses lettres, lui conservent un charme et un parfum de jeunesse et de pureté qui semble la grâce propre de la vierge de Sienne. Aucune dissertation savante n'alourdit le récit ou n'encombre le bas des pages ; mais le choix des matériaux utilisés et leur mise en œuvre sont d'un maître en histoire. Pour dire toute notre pensée, théologiens et âmes pieuses trouveront, croyons-nous, plus de profit dans l'étude et la méditation de ce livre que dans celles de tout autre ouvrage sur la sainte écrit en notre langue [2].

2. — C'est à une biographie de très haute valeur qu'ont abouti les patients travaux du P. Dudon sur S. Ignace de Loyola [3]. Jusqu'ici la vie du fondateur de la Compagnie de Jésus ne pouvait être connue du public que dans les ouvrages vieillis de Ribadeneira, de Bartoli, de Bouhours. Depuis trente ans une foule de documents importants ont été publiés, notamment dans les *Monumenta Historiæ Societatis Jesu*. Un travail nouveau devenait possible ; il s'imposait même. C'est celui que vient d'achever le P. Dudon.

Disons tout de suite que la physionomie traditionnelle de S. Ignace apparaît sans modification essentielle au sortir de cette épreuve de sévère critique. Les événements historiques, les traits si accentués dont la nature et la grâce ont marqué le visage du saint, demeurent identiques à ceux

[1] *Sainte Catherine de Sienne*, par le R. P. Lemonnyer, O. P. — Un vol. in-12 de 224 p. (collection « Les Saints »), 9 f. — Paris, Gabalda, 1934.

[2] Une inadvertance peu excusable donne dans le titre même de l'ouvrage (couverture extérieure et page de garde) la date de 1389 pour la mort de sainte Catherine : c'est évidemment 1380 qu'il faut lire (cf. p. 222). — Signalons une autre négligence du rédacteur : tout le récit des derniers moments et même tout le dernier chapitre de l'ouvrage peuvent être lus sans qu'on y découvre le nom de la ville où est morte la sainte ; tout au plus un historien doué d'une grande acribie pourrait-il déduire d'une citation faite à la p. 219 qu'elle mourut à Rome : cette déduction serait exacte.

[3] *Saint Ignace de Loyola*, par le P. Paul Dudon, S. J. — Un vol. in-8 de xx-664 p., 50 f. — Paris, Beauchesne, 1934.

que nous connaissons ; mais ils sont présentés avec un art plus délicat et plus nuancé ; et surtout ils sont mis en un relief plus apparent parce que le fond du tableau, je veux dire le cadre historique où se mouvait S. Ignace, est reproduit avec un soin beaucoup mieux averti. Cette *Vie*, à laquelle le quatrième centenaire des vœux de Montmartre (1534) donne une valeur d'actualité, sera désormais l'ouvrage essentiel et classique auquel on devra se référer [1].

Un peu plus de 50 pages sont consacrées à Ignace *maître spirituel*. On cherche à déterminer d'abord quelles influences s'exercèrent sur lui, notamment pour la composition des *Exercices*. Il nous semble que le P. Dudon a bien su dégager le caractère nouveau et personnel des idées maîtresses qui donnent aux *Exercices* leur forme originale, même lorsqu'ils utilisent des éléments qui sont monnaie courante parmi les écoles de spiritualité contemporaine d'Ignace : tout n'est pas neuf dans les *Exercices*, mais tout y est rénové par l'inspiration, par l'âme qui coordonne, en vue d'un résultat bien défini, des pensées ou des méthodes qui n'avaient pas auparavant cette orientation précise.

Vient ensuite une synthèse de la doctrine spirituelle du saint (p. 291-312). L'auteur y montre comment S. Ignace s'est attaché principalement, surtout dans les *Exercices*, à stimuler et à guider les efforts personnels de l'ascèse : « multiplier les cœurs immolés est l'infaillible moyen de multiplier les vrais contemplatifs, » écrit-il en résumant sa pensée. C'est exact. Ce n'est pourtant qu'un aspect de la réalité totale ; il eût été bon de rappeler plus explicitement qu'il existe d'autres méthodes de spiritualité tout aussi légitimes, et de montrer comment l'enseignement du contemplatif de Manrèse se raccorde, loin de s'y opposer, aux théories des autres écoles. Pour achever de bien saisir toute la complexité de la vie spirituelle de S. Ignace, on aura soin de joindre à l'étude des pages que nous venons de citer, la lecture du fragment de son journal spirituel (résumé p. 500-505) ; on y voit le saint contrôler minutieusement, à la lumière des règles qu'il a données lui-même pour le « discernement des esprits, » les impressions laissées dans son âme par les faveurs mystiques les plus hautes.

3. — Après avoir retracé, dans un livre universellement apprécié, la biographie proprement dite du Saint Curé d'Ars, M. le chanoine Trochu a

[1] Dans de prochaines éditions, il sera bon de retoucher quelques détails de style (cf. spécialement p. 520). Les indications généalogiques ou autres, qui font de certaines pages une accumulation de noms propres, devraient être renvoyées en note ; dans le texte même, ces noms propres devraient être cités sous leur forme française, et non espagnole. Et à ce propos, pourquoi donner au saint, pendant plus de la moitié du récit, le nom d'*Inigo* au lieu d'Ignace, et même appeler ses premiers compagnons des *Iniguistes* ? Les raisons esquissées (p. 23 et 360) ne nous paraissent pas contraindre à substituer, au nom partout admis d'Ignace, cette appellation espagnole qui sonne mal aux oreilles françaises. — Nous verrions aussi avec plaisir refondre les passages, assez nombreux, où l'auteur cède à l'indignation que lui donnent les détractions et les calomnies, anciennes ou modernes, contre S. Ignace et sa Compagnie ; un ouvrage de cette valeur a le droit de dédaigner ces basses attaques : sa noblesse même et celle du sujet qu'il traite l'invitent à garder plus de sérénité.

réuni en deux volumes les anecdotes merveilleuses, historiques elles aussi, qui montrent en action le don extraordinaire qu'avait le saint de connaître les choses les plus cachées [1]. Enlevés par un conteur qui sait son métier, ces petits épisodes sont vraiment ravissants. Pas un instant l'intérêt ne se ralentit. Et c'est toute la vie humaine dans ses rapports avec la religion qui se peint dans ces brefs récits, groupés par l'auteur en sections variées qu'il mentionne dans le titre même de son livre. Nous sommes ici en présence de faits historiquement établis. M. Trochu indique ses sources : la principale est constituée par les archives d'Ars ; mais il y en a d'autres, qui permettent des recoupements. Et puis les faits sont nombreux, parsemés de détails qui ne s'inventent pas. De tels événements posent un problème auquel la science humaine doit chercher une réponse : M. T. montre fort bien, dans l'Introduction au premier volume, qu'il n'y a qu'une solution acceptable : l'intervention préternaturelle de Dieu. A ce titre, ces deux tomes ont une sérieuse portée apologétique, et ils peuvent faire beaucoup de bien, car quiconque aura commencé, achèvera de les lire.

Ils ne sont pas moins précieux pour la science de la mystique. Quoique les phénomènes qu'ils rapportent ne soient pas essentiels aux états mystiques, ils y sont joints très souvent dans la vie des saints ; ils éclairent bien des côtés de leur psychologie et expliquent en partie le succès de leur apostolat. Le recueil que nous présente M. Trochu fournit une base solide pour l'étude de ces charismes, du moins de ceux qui sont une intuition directe du monde invisible, secrets des cœurs ou de l'avenir.

4. — Le livre que consacre au même saint M. l'abbé Zecca [2] est d'un tout autre caractère. L'auteur italien s'appuie sur une documentation de bon aloi et largement suffisante. Le portrait qu'il trace du Saint Curé est bien soigné et ressemblant. Mais il a buriné le cadre presque avec autant d'amour que le portrait lui-même. Il nous dit l'impression que lui a faite Ars, en décrit longuement les lieux ; la cure, l'église, la basilique, les fêtes qui s'y déroulent sont l'objet de chapitres qui occupent la majeure partie du livre. Celui-ci répond donc bien à ce qu'annonce son titre. Il est d'une lecture aisée et fort agréable. Il contribuera sûrement à développer encore, au delà des Alpes, le culte de l'humble Curé de France dont Pie X avait fait son saint de prédilection.

5. — La canonisation de sainte Bernadette a provoqué une foule de publications. Nous retiendrons ici deux biographies.

[1] Chan. Francis TROCHU. — **Les intuitions du Curé d'Ars.** — Ire Série : *Le monde invisible. Vue à distance. Lecture dans les cœurs. Annonces de conversion ou de reniement. Annonces de guérison ou de mort. Quelques directions.* Un vol. in-8 de xxx-320 p. — IIe Série : *Vocations au mariage. Vieilles filles. Fondateurs et fondations. Vocations de religieux, de prêtres, de missionnaires. Les religieuses. Evénements divers.* Un vol. in-8 de xii-316 p. — Chaque vol., 15 f. ; Lyon, Vitte.

[2] A.-M. ZECCA, beneficiato della cattedrale di Piacenza. — *Ars e il suo curato S. Giovanni Maria Battista Vianney.* — Un vol. in-12 de xx-315 p., 30 lires. — Turin, Società editrice internationale (Corso Regina Margherita, 174).

L'une a pour auteur Mme Colette Yver [1]. Elle est écrite avec une vraie connaissance du sujet, dans un style qui a du mouvement, du brio même, et qui ne recule pas devant les expressions populaires savoureuses. Le talent de l'auteur ne va pas jusqu'à se faire oublier, et c'est dommage en un pareil sujet ; de plus, il y a dans la psychologie de la sainte telle que nous la présente Mme Y. une part de reconstitution discutable, parce qu'elle nous semble provenir de l'écrivain plus que de son héroïne.

6. — Et c'est pourquoi, s'il s'agit d'une étude objective pouvant servir de base à un tableau exact de la vie intérieure de la jeune sainte, on recourra de préférence à l'ouvrage essentiel publié il y a vingt ans par les Sœurs de Saint-Gildard de Nevers, et qui vient d'être réédité avec le nom de son auteur, la Rév. Mère M.-Th. Bordenave, ancienne Supérieure générale de la Congrégation, aujourd'hui décédée [2]. Cette nouvelle édition ne comporte pas de changements. Seuls les derniers chapitres ont été retouchés et complétés pour décrire les dernières étapes de la canonisation. En attendant un portrait plus détaillé qui sera sans doute possible quand le recul du temps permettra d'utiliser sans restriction tout le contenu des procès de béatification ainsi que les parcelles de vérité encore enfouies dans certaines archives, cette *Vie* restera le portrait le plus fidèle que nous ayons de la « Confidente de l'Immaculée ».

7. — C'est une existence tout à fait extraordinaire que celle de Gemma Galgani, béatifiée par Pie XI le 14 mai 1933 [3]. Née le 12 mars 1878, elle passa presque toute sa vie à Lucques. Dès son jeune âge, elle était portée à la plus ardente piété. Privée de sa mère à 8 ans, elle connut l'extrême misère à la suite de la ruine complète, puis de la mort (1897) de son père. Elle fut recueillie par charité dans une famille chrétienne et aisée de Lucques, dont elle devint par adoption la 12e enfant.

C'est là qu'elle put maintenir à peu près entièrement secrètes les nombreuses faveurs extraordinaires reçues du ciel. Elle jouissait habituellement de la vue de son ange gardien, recevait fréquemment les visites de Marie et de S. Gabriel de l'Addolorata. Pendant ses extases très fréquentes, tantôt heureuses et tantôt crucifiantes, il lui arrivait de s'entretenir à haute voix avec Jésus. Ses paroles furent recueillies par les témoins ; avec quelques écrits de Gemma elle-même, elles constituent la documentation où s'exprime sa doctrine spirituelle. Elle reçut les stigmates de la Passion le 9 juin 1899, veille de la fête du Sacré-Cœur ; ils se reproduisirent chaque semaine et cessèrent après deux ans, sur l'ordre du directeur de conscience. Celui-ci était le P. Germano, Passioniste (mort en 1909) ; il fut l'auteur des pre-

[1] Colette YVER. — *L'humble sainte Bernadette.* — Un volume in-12 de 250 p., 7 f. 50. — Paris, Spes, 1934.

[2] R. Mère M.-Th. BORDENAVE. — *Sainte Bernadette, la Confidente de l'Immaculée.* — Un vol. in-8 de xxxii-315 p., 15 f. — Nevers, Couvent de Saint-Gildard, 1933.

[3] *La Bienh. Gemma Galgani,* par les RR. PP. GERMANO et FÉLIX, Passionistes. — Un vol. in-8 de 416 p., 15 f. — Aux bureaux de la *Revue de la Passion,* à Tonneins (Lot-et-Garonne).

mières publications sur la vie de Gemma. La servante de Dieu mourut à Lucques, le 11 avril 1903, après avoir subi, en esprit de victime, d'effrayantes souffrances corporelles et spirituelles, y compris les plus furieuses attaques du démon.

Une vie si extraordinaire exige les plus rigoureuses garanties scientifiques. Le présent volume est suffisant pour donner créance aux faits essentiels. L'abondance de la documentation, la proximité des événements, la haute valeur du principal témoin (le P. Germano), les travaux approfondis et les attestations précises nécessités par le procès de béatification, rendent possible désormais une biographie vraiment critique, où la chronologie soit partout indiquée avec précision, les témoignages présentés et au besoin discutés, le développement de la vie intérieure de Gemma analysé d'après ses éléments propres et non d'après des cadres tout faits (sur le nombre et la succession desquels on pourrait légitimement entreprendre de discuter). En attendant ce travail vraiment scientifique que nous appelons de nos vœux, le public catholique lira avec profit l'ouvrage des PP. Germano et Félix, ainsi que les extraits publiés sous ce titre : *Lettres et extases de Gemma Galgani* [1].

8. — Sœur Benigna-Consolata Ferrero naquit à Turin le 6 août 1885 de parents appartenant à la bonne société. Energique et pieuse, elle fut de bonne heure prévenue de faveurs divines croyant entendre Jésus lui parler fréquemment et longuement. A 17 ans, sur l'ordre de son confesseur, elle commença à recueillir dans un *journal* ces colloques divins. Après un essai de vie religieuse à la Visitation de Turin, elle entra définitivement, à 22 ans, au monastère de la Visitation de Côme. Elle y continua, à l'insu de ses sœurs, mais suivie par le regard vigilant du confesseur et des Supérieurs, une vie d'intimité surprenante avec Jésus. Elle y mourut à 31 ans, le 1er septembre 1916. Son tombeau fut immédiatement l'objet de la vénération populaire ; de nombreuses grâces sont attribuées à son intercession. Le procès de béatification a commencé en 1923.

Des écrits qu'elle a laissés, nous n'avons jusqu'ici que des extraits. Les premiers sont rassemblés dans une petite brochure de propagande [2]. Celle-ci contient, en guise de préface, une courte esquisse biographique. Un livre plus complet a paru depuis [3] où se trouvent plus de détails sur la vie de la servante de Dieu et d'autres extraits en assez grand nombre ; on y reçoit aussi (p. 149) l'assurance que « plus tard sera publié en corps de doctrine l'ensemble de ses écrits. »

En lisant les pages où cette pieuse religieuse raconte ses entretiens avec Jésus, le mot de l'*Imitation* s'impose à la mémoire : *familiaritas stupenda nimis !* Le théologien n'en est pas surpris, car il sait d'une part combien est tendre et délicat l'amour infini du Maître, et d'autre part il n'ignore pas que la manière dont sont traduites en formules humaines les touches secrètes de Dieu dans les âmes dépend beaucoup du sujet qui en est l'heureux bénéficiaire. Il ne s'étonnera donc pas de la ressemblance frappante du style de Sœur Benigna et de celui des paroles attribuées à Jésus. Et il sera pleinement rassuré en constatant que la tendresse des colloques divins provoquait la « benjamine » de Jésus au sacrifice continuel et même à la mortification corporelle la plus rude.

Ramener les âmes à la dévotion au Sacré-Cœur, leur enseigner que sa bonté et sa miséricorde sont infinies, provoquer la confiance absolue en son amour, telle semble avoir été la mission de cette « petite secrétaire » de Jésus. Recueillons quelques formules :

« Benigna, écris ceci : La principale chose que je désire faire connaître, c'est que je suis tout amour ; la plus grande peine que l'on puisse me faire, c'est de douter de ma bonté » (p. 144). « Le plus grand dommage que le démon puisse causer à une âme après l'avoir fait tomber dans le péché, c'est de la jeter dans la défiance. Tant qu'une âme a confiance, le retour lui est facile. Ce péché de défiance me blesse au cœur plus que cent autres » (p. 145). « Je puis en un moment réparer tout le passé d'une âme pourvu que cette âme me traite en Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne borne pas ma bonté par sa méfiance, qu'elle ne resserre pas ma miséricorde avec ses angoisses, qu'elle ne mesure pas mon amour au sien » (p. 147).

Craindrait-on que cette doctrine pousse au laisser aller du quiétisme ? Qu'on médite ces autres maximes :

« Benigna, quand il s'agit d'un sacrifice, ne dis jamais : C'est assez ! » (p. 141). « Plus tu mortifieras ta chair, plus tu seras capable de comprendre les choses de Dieu » (p. 140). « Fais en sorte qu'en toute rencontre où le corps pourrait trouver du soulagement, il ne trouve au contraire que de la gêne et de la souffrance : il faut l'habituer à la vie de sacrifice » (ibid.). « Après la grâce, la croix est le don le plus précieux que je puisse faire à une âme » (p. 141). « Peu d'âmes marchent d'un pas rapide dans la voie de l'amour, parce qu'il y en a bien peu qui entrent généreusement dans la voie du sacrifice. Si on chancelle dans le sacrifice, on chancelle dans l'amour. S'il y a peu de saints, c'est parce qu'il y a peu d'âmes mortifiées » (p. 140).

Ces paroles rendent le son d'une spiritualité de bon aloi ; elles n'ont pas seulement voltigé autour de la plume de Benigna Consolata, elles ont marqué au fer rouge sa chair, sa vie, son agonie...

9. — L'histoire des origines de la Congrégation des Religieuses de l'Assomption commence à sortir de l'ombre, grâce à l'ouverture du procès de béatification de la fondatrice, Mère Marie-Eugénie de Jésus, et aux publications que l'introduction de cette cause a suscitées [1].

[1] Un vol. in-8 de 300 p., 10 f. : même adresse.

[2] *Vade mecum proposé aux âmes religieuses* par un pieux auteur. — Un vol. in-32 de 107 p., 1 f. 25. — En vente à l'Œuvre de propagande du Sacré-Cœur, 10, montée du Télégraphe, à Lyon.

[3] *Sœur Benigna Consolata Ferrero, religieuse de la Visitation Sainte-Marie de Côme* (Lombardie). — Un vol. in-12 de 205 p. Ibid.

[1] Il existe aux archives de l'Assomption une abondante documentation, manuscrite ou imprimée, qui n'est pas dans le commerce. Nous avons eu sous les yeux : Mgr Gay, *Lettre aux Religieuses de l'Assomption sur le nom, l'esprit et le but de leur Congrégation*, 30 p. in-8. Bar-le-Duc, 1893 ; — Alric, S. J., *La Mère Marie Eugénie de Jésus, fondatrice des Religieuses de l'Assomption*, 40 p. in 8, Val Notre Dame (Belgique), s. d. ; — P. Peillaube, S. M., *Une grande éducatrice : Mère Marie-Eugénie de Jésus*, 64 p. in 8, extrait des *Cahiers Thomistes*, octobre-novembre 1933 ; — X, *Une mystique du XIXe siècle : Mère Térése-Emmanuel, co-*

C'est à un prêtre séculier, l'abbé Combalot, que remonte l'idée première de la congrégation, avec son esprit, son but, et jusqu'à son costume et son nom. En 1825, alors qu'il priait devant la statue miraculeuse de sainte Anne d'Auray, « il avait entendu une voix lui dire que la Sainte Vierge désirait la fondation d'une Congrégation destinée à honorer le mystère de sa glorieuse Assomption ; les religieuses devaient porter un habit de couleur violette en signe de pénitence, et un voile blanc pour marquer leur consécration à la Sainte Vierge ; » elles feraient une œuvre de régénération chrétienne en donnant aux jeunes filles de la noblesse et de la bourgeoisie, alors toutes pénétrées de l'ambiance voltairienne de l'époque de la Restauration, une forte instruction et une éducation foncièrement religieuse les préparant aux devoirs d'état qui les attendaient dans leur milieu social.

En mars 1837, il recevait au saint tribunal les confidences d'Eugénie Milleret de Brou, qui avait alors 20 ans. Elle était née à Metz, d'un père et d'une mère de la bonne société, sans convictions religieuses, mais ne manquant pas de vertus naturelles. A 15 ans elle avait perdu sa mère, enlevée en quelques heures par le choléra ; vers la même époque son père était atteint par de graves revers de fortune. Admise dans des familles amies ou parentes, Eugénie sentit vaciller sa foi ; elle ne perdit cependant jamais le goût ni la pratique de la prière, et elle garda toujours sa croyance à l'Eucharistie, appuyée sans doute sur les souvenirs d'une Première Communion qui avait été très fervente et dans laquelle elle s'était sentie unie aux adorations que Jésus adresse à son Père, puis avait entendu une voix qui lui prédisait en termes généraux sa future destinée dans l'Eglise.

C'est aux pieds de la chaire de Notre-Dame de Paris, où l'abbé Lacordaire prêchait le Carême de 1836, qu'elle fut pleinement reconquise par la grâce, alors qu'elle attendait en priant l'heure de la conférence. S'étant mise en rapport avec le futur dominicain, elle en reçut le conseil d'attendre plus de lumière et de prier.

Cette lumière lui vint au carême de 1837. Une nuit elle se vit en songe dans une église qu'elle ne connaissait pas ; un prédicateur également inconnu adressait la parole à un vaste auditoire, et elle entendait une voix intérieure lui dire : « Voilà le guide... qui te montrera la voie où tu dois marcher. » Emmenée le lendemain par des parentes à Saint-Eustache, quel ne fut pas son étonnement de reconnaître dans tous ses détails l'église de son rêve, ainsi que le prédicateur qui n'était autre que l'abbé Combalot ! Quelques jours plus tard, elle allait trouver celui-ci au confessionnal et s'entendait dire qu'elle devait collaborer à la fondation de l'Assomption.

Il serait trop long de raconter en détail comment elle parvint à convaincre sa famille, comment elle alla se former à la vie religieuse, dont elle ignorait toutes les pratiques, d'abord pendant quelques mois chez les Bénédictines du Saint-Sacrement de Paris, puis pendant un an et demi chez les Visitandines de la Côte-Saint-André en Dauphiné, et comment l'abbé Combalot, au cours des missions qu'il prêchait à travers la France entière, lui recruta quelques compagnes. Le 30 avril 1839, la Congrégation commença à Paris avec deux sujets ; elles étaient quatre à prendre des noms religieux le 9 novembre 1839 et à revêtir l'habit violet avec le voile blanc le 14 août 1840 : la jeune fondatrice devenait la première supérieure : elle n'avait pas encore 24 ans !

Ce fut alors la période héroïque et enchanteresse des débuts dans la pauvreté et les difficultés de toutes sortes. De celles-ci, la principale résidait dans le caractère de l'abbé Combalot. « Mobile, impressionnable, despote, manquant de mesure,... tantôt il poussait ses filles à des mortifications excessives, et tantôt il les dispensait des observances les plus ordinaires ; il leur imposait un jour des études inutiles et trop fortes, et le lendemain il leur défendait de s'occuper d'autre chose que de ménage et de couture. » Ces défauts étaient bien connus des amis du fondateur, et l'un d'eux, l'abbé d'Alzon, lui disait : « Je ne connais qu'un obstacle à votre œuvre... c'est vous-même ! » Ils étaient bien connus aussi des supérieurs, par exemple de l'évêque de Nantes qui lui reconnaissait « un excellent cœur avec une tête volcanique. » Ils étaient connus aussi, hélas ! de Mère Marie-Eugénie, qui, liée à son directeur de conscience par un vœu d'obéissance auquel elle restait héroïquement fidèle, vivait dans le trouble, l'angoisse et dans une lutte perpétuelle contre les révoltes de son bon sens. Le conflit entre l'abbé et ses filles éclata quand il voulut les faire opter entre sa propre autorité et celle de l'archevêque de Paris ; la rupture définitive eut lieu le 3 mai 1841.

L'Assomption fut sauvée par sa jeune supérieure. Celle-ci sut convaincre l'archevêché de Paris de l'utilité et des succès futurs d'une Congrégation dont elle portait en elle-même le plan et l'esprit. Elle sut trouver en l'abbé d'Alzon un directeur de conscience clairvoyant et ferme, et lui témoigner sa reconnaissance en le soutenant et le guidant plus tard dans la fondation d'une première Congrégation vouée à l'éducation de la jeunesse masculine, congrégation qui devait devenir célèbre sous le nom des Augustins de l'Assomption ou Pères Assomptionnistes (1845), puis d'une Congrégation de femmes, les Oblates de l'Assomption, contemporaine (1865) des Petites Sœurs de l'Assomption instituées par le P. Pernet avec l'appui de Mère Marie-Eugénie. Celle-ci cependant savait garder jalousement l'indépendance et l'esprit propre de son Institut : on le vit bien quand, à la mort du P. d'Alzon (1880), « certains conflits d'autorité » menacèrent l'unité d'esprit de son œuvre. On l'avait vu auparavant quand, en 1867, Mgr Darboy, archevêque de Paris, inquiet de l' « ultramontanisme » de l'Assomption, avait prétendu « exercer sur le gouvernement général de la Congrégation une direction et un contrôle que la Fondatrice trouvait excessifs. »

Excessifs, ils l'étaient, en effet, car l'Assomption n'était plus seulement une Congrégation pari-

fondatrice des Religieuses de l'Assomption, préface de Mgr de Llobet, un vol. in-8 de xx-285 p., Paris, Bonne Presse, et Val-Notre-Dame (Belgique). 1934. — Enfin nous avons pu consulter les Articles rédigés par le Postulateur de la Cause de Béatification de Mère Marie-Eugénie de Jésus, datés de 1934.

sienne. D'Auteuil où elle avait transporté en 1857 le noviciat et la maison-mère, elle essaimait à travers l'Europe, l'Afrique, l'Amérique et obtenait l'approbation de Rome, non sans de multiples difficultés parmi lesquelles Mère Marie-Eugénie pratiquait les plus hautes vertus, mais usait ses forces. Amenée à donner sa démission de supérieure en 1894, réduite à une inaction presque complète par la maladie, elle expira saintement le 10 mars 1898.

Sauf les paroles entendues le jour de sa Première Communion, et certains faits où elle semble avoir deviné le secret des consciences ou celui de l'avenir, elle ne fut pas favorisée des dons mystiques extraordinaires, avec extases, visions, etc. Elle a simplement vécu d'une façon constante et avec une docilité parfaite sous l'influence des dons du Saint-Esprit, piété, force et conseil tout particulièrement, qui donnaient l'élan surnaturel à un jugement naturellement droit et pondéré, ainsi qu'à une volonté douce et ferme, faite pour le gouvernement.

10. — Mais ces dons préternaturels que la Fondatrice n'avait pas, Dieu les avait départis libéralement à la jeune Congrégation, dans la personne d'une religieuse qui, venue dès la première heure, demeurée jusqu'à sa mort (1888) maîtresse des novices dans l'unique noviciat de toute la Congrégation, amie et confidente de Mère Marie-Eugénie, mérita, par son intervention décisive au moment des difficultés survenues avec l'abbé Combalot et par son attitude et ses conseils lors de la crise qui suivit la mort du P. d'Alzon, le titre de « cofondatrice de l'Assomption » : la Mère Térèse-Emmanuel.

Dans le monde elle s'appelait Catherine O'Neill, et descendait de ces premiers rois d'Irlande mentionnés dès le IVe siècle par l'histoire et par la légende. Elle était née en 1816, et résidait à Paris en 1839, étant venue s'y fixer avec sa sœur à la suite de revers de fortune. Il faut lire dans le récit qu'elle-même en a fait la scène de sa première rencontre avec l'abbé Combalot : celui-ci y donne toute la mesure de ce qu'on devrait appeler un tempérament impulsif et imprudent, si la suite des événements n'avait prouvé que Dieu conduisait tout. Entrée à l'Assomption en 1839, alors qu'elle n'était « pas même totalement chrétienne », elle mit une telle générosité à obéir aux ordres des supérieurs et aux sollicitations de la grâce que dès Noël 1840 elle recevait les premières visites de Jésus, qui daignait l'entretenir de ses desseins sur son âme et sur sa communauté. Ces faveurs extraordinaires durèrent pendant toute son existence, suivies et contrôlées par Mère Marie-Eugénie, par le P. Lacordaire pendant deux ans, puis simultanément par le P. d'Alzon et Mgr Gay qui déclarait : « Je n'ai jamais connu d'âme à qui Dieu ait tant parlé. »

Les fragments de l'autobiographie et des notes de Mère Térèse-Emmanuel qui ont été publiés montrent que l'éducateur céleste de son âme voulut d'elle une piété doctrinale dont les lignes maîtresses coïncident avec l'enseignement le plus profond de S. Paul sur le corps mystique du Christ.

Deux vues nous semblent résumer la spiritualité de Mère T.-E.

La première lui fait comprendre que Jésus désire des âmes dans lesquelles il puisse continuer à vivre ; il veut se les unir, les « assumer » en quelque sorte et renouveler ou plutôt prolonger en elles les « états » et les « mystères » de sa vie rédemptrice d'ici-bas, en attendant qu'au ciel il vive en elles sa vie glorieuse :

« Jésus mit devant moi son désir ardent de vivre sa vie, de trouver une âme et un corps qui l'acceptent. Ne pouvant plus s'incarner, il veut, par le consentement et l'amour d'une âme, avoir encore une vie dans ce monde et y renouveler ce qui s'est passé dans sa véritable humanité pour le bien des hommes » (p. 146).

La seconde vue lui fait comprendre qu'une âme n'est apte à ce rôle que si elle réalise des conditions analogues à celles de l'humanité sainte de Jésus, laquelle ne s'appartenait plus, mais était toute livrée au Verbe :

« Je vis comment deux vies contraires ne peuvent subsister dans un même sujet, et comment Jésus, voulant me donner sa vie trouve obstacle dans l'existence de la mienne ; il veut qu'elle cède la place, qu'elle cesse pour qu'il puisse se verser tout en moi. Il me fit voir aussi à quel point la grâce peut remplacer la nature... Pour moi, membre de Jésus, *humanité de surcroît*[1], lui, devait être ma plénitude. » *(ibid.)*.

Ce sont les mystères douloureux de sa Passion, spécialement les tourments de son âme au jardin de l'agonie et le délaissement de la croix, que Jésus voulait continuer de vivre dans sa servante. Une vision (décrite p. 149-154) ressemble fort à ce que d'autres âmes appellent le « mariage mystique » ; mais cette alliance donnait à Jésus, en la personne de Mère T.-E., une « épouse de ses souffrances », ou avec plus de précision « l'épouse de ses accablements ».

Des « signes » divins authentiquaient ces révélations : c'étaient, par exemple, deux carêmes (1844 et 1850) passés sans nourriture ; mais c'était surtout la pratique des plus héroïques vertus jointe à l'apostolat le plus fécond auprès de toute la première génération de novices de la Congrégation naissante ; ce fut enfin l'holocauste d'une mort précédée de longues souffrances vérifiant la parole entendue jadis : « Parce que tu es épouse, tu seras crucifiée » (p. 154).

Sur cette belle vie, sur cette spiritualité si doctrinale et si originale, le petit livre qu'on vient de publier ne nous renseigne pas assez. De tels trésors appartiennent au corps mystique tout entier, et le jour viendra sans doute assez vite où l'Eglise pensera que de telles lumières de sainteté ne doivent pas rester sous le boisseau.

En attendant, l'Assomption, déracinée de France par la persécution religieuse, poursuit dans le monde son œuvre aux multiples aspects : éducation fortement doctrinale des jeunes filles d'un certain rang social ; instruction gratuite des enfants pauvres ; conférences et retraites pour dames ; centres d'adoration du Saint-Sacrement, etc. Nous avons pensé qu'il pouvait être utile de faire connaître les débuts de cette belle œuvre et la profondeur de vie mystique qui en a marqué l'éclosion. Il nous a semblé aussi que tous nos confrè-

[1] On fait souvent honneur à Sœur Elisabeth de la Trinité d'avoir trouvé l'heureuse formule que nous soulignons : ce texte (non daté dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux) prouve qu'il n'en est rien.

res, séculiers ou réguliers, pourraient avec nous tirer de ces faits une leçon d'humilité et d'espérance. D'humilité, car on voit les religieux et les prêtres les plus marquants du XIX[e] siècle amenés à l'heure voulue par la Providence auprès de la Congrégation naissante, et faisant figure de serviteurs dont on se passe dès qu'ils ont été utilisés par Dieu (tels Combalot, Lacordaire), ou de guides auprès desquels on s'éclaire pour parvenir à une sainteté à laquelle eux-mêmes n'atteignent pas (tel Mgr Gay dirigeant Mère Térèse-Emmanuel). D'espérance, car les défauts évidents d'un abbé Combalot n'empêchent pas la fécondité du germe que la Providence a déposé d'abord dans son âme : quand une œuvre est voulue de Dieu, ce ne sont pas les déficiences des pauvres instruments que nous sommes et dont il daigne se servir qui peuvent en empêcher l'essor.

11. — Comme tant d'autres, nous avons eu sous les yeux, il y a quelques années, un ouvrage qui n'était pas dans le commerce, et que l'on pouvait cependant aisément se procurer. Il était intitulé : *Sœur Catherine Notes biographiques sur la mystique lorraine Catherine Filljung, religieuse dominicaine, fondatrice de l'orphelinat de Biding, 1848-1915,* par Eugène Ebel. L'absence d'*Imprimatur,* le caractère troublant de certains faits (notamment de prétendues apparitions à Léon XIII), l'attitude peu correcte de Catherine et de deux prêtres qui la soutenaient à l'égard de l'évêché de Metz, légitimaient la défiance : même quand Dieu donne quelques faveurs mystiques à une âme, celle-ci n'est pas mise *ipso facto* à l'abri de déviations regrettables et parfois coupables ; ce n'est pas pour rien que S. Jean de la Croix multiplie à l'égard de ces privilégiés ses avis si fortement motivés par des dangers qui n'ont rien d'imaginaire. A supposer que tous les faits rapportés par M. Ebel fussent exacts, la prudence commandait de ne pas porter sur Sœur Catherine un jugement sans nuances ni réserves. Mais ces faits étaient-ils exacts ?

A cette question, Mgr Pelt, évêque de Metz, a voulu apporter lui même la réponse [1]. Les faits en question, nous dit-il, « ont reçu une telle publicité, ils ont été tellement *altérés* au détriment de l'honneur du clergé et des évêques de Metz, que je considère comme un devoir de piété filiale et de *justice* de *rétablir la vérité.* » Les mots que nous avons soulignés sont de ceux que l'on n'emploie pas sans réflexion : quand un évêque y a recours, la cause, *a priori*, est jugée.

De fait, une lecture attentive des documents, renseignements, explications apportés par Mgr Pelt, fait la lumière complète sur le cas de Catherine Filljung : le mot accolé à son nom par le titre de l'ouvrage est exact : « fausse mystique ». L'ouvrage de Mgr l'Evêque de Metz convaincra-t-il les quelques rares admirateurs de Catherine ? On peut en douter, tant le parti-pris a d'importance en ces matières. Du moins il emportera la conviction des historiens et raffermira le jugement des catholiques qui risquaient d'être influencés par l'œuvre de M. Ebel. Et il fournira, grâce à sa documentation abondante et sûre, une ample matière d'utiles réflexions à ceux qui étudient les questions mystiques soit en psychologues, soit surtout en théologiens.

(A suivre).

[1] *La vérité sur Catherine Filljung, fausse mystique (1848 1915),* par Jean-Baptiste Pelt, Evêque de Metz. — Un vol. in-8 de 354 p. — Metz, Imprimerie du journal *Le Lorrain,* 14, rue des Clercs. 1934.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Haïti, de Parel der Antillen *(Haïti, la Perle des Antilles),* par le P. H. Op-Hoey, S. M. M. — Ouvrage en hollandais ; in-8 de 25-16-361 p., 168 photos, 25 f. belges. — En vente chez les Pères Montfortains, à Wesemaal-Rotselaar (Belgique).

Pays d'un charme étrange qu'Haïti ! Découverte par Christophe Colomb le 6 décembre 1492, cette île merveilleuse fut colonisée d'abord par les Espagnols, qui firent tellement travailler les Indiens dans leurs mines d'or que ces indigènes périrent tous. Alors les colons les remplacèrent par des nègres importés d'Afrique. La partie occidentale, qui forme aujourd'hui la république d'Haïti, fut ensuite peuplée par des Français : corsaires ou flibustiers, puis chasseurs de bœufs sauvages ou boucaniers, et enfin cultivateurs. Ainsi se forma lentement notre florissante colonie de Saint-Domingue, grenier d'abondance de la mère-patrie.

En 1790 les esclaves noirs se soulevèrent contre leurs maîtres blancs, sous la conduite de leur vaillant et génial chef Toussaint Louverture. La fameuse expédition du général Leclerc ne put réussir à soumettre de nouveau ces intrépides défenseurs de leur territoire, et l'indépendance du pays fut proclamée en 1804. Mais bientôt les révolutions furent à l'ordre du jour, si bien que pendant la grande guerre, en 1915, les Etats-Unis d'Amérique résolurent d'intervenir. L'occupation américaine que les Haïtiens supportaient à contre-cœur, a cessé le 1er août 1934, et le pays a depuis lors repris son entière liberté.

L'ouvrage ci-dessus mentionné (écrit en langue hollandaise) nous raconte en détail ces divers événements (sauf naturellement le dernier, trop récent). Il nous trace également un rapide tableau des mœurs et coutumes d'Haïti, où le français est toujours la langue officielle. Puis il ajoute quelques détails sur l'instruction publique et les diverses productions du sol.

Après avoir parlé du pays dans la première section, l'auteur traite de la Mission dans la seconde. C'est la partie principale et la plus développée de l'ouvrage. On y trouve exposés les progrès de l'évangélisation et l'état actuel de la Mission, où travaillent des prêtres français, aidés de Congrégations françaises de Pères, de Frères et de Sœurs. Puis le livre nous donne une description plus détaillée du diocèse de Port-de-Paix, confié aux Pères de la Compagnie de Marie, dont fait partie l'auteur. Enfin vient un exposé du Vaudoux ou culte du serpent, et des diverses pratiques superstitieuses du pays, ainsi que de la vie missionnaire là-bas.

L'auteur hollandais, qui a passé dix-sept ans dans cette Mission, s'est efforcé de présenter Haïti sous son vrai jour. Car Haïti a été bien des fois ridiculisée et calomniée par des écrivains américains ou français, tels que Paul Reboux *(Blancs et Noirs,* Paris, Flammarion, 1919). Un tableau plus exact, quoique un peu pessimiste, fut présenté par l'anglais Spenser Saint-John *(Haïti ou la République noire,* trad. fr. par West, Paris, Plon, 1886). Enfin le livre sensationnel de l'américain Seabrook : *L'Ile magique*